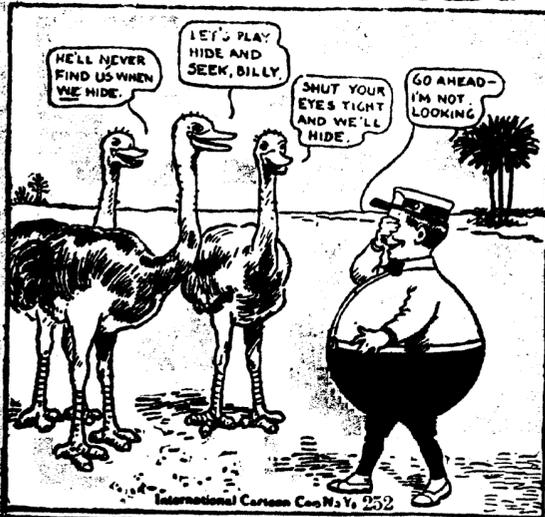
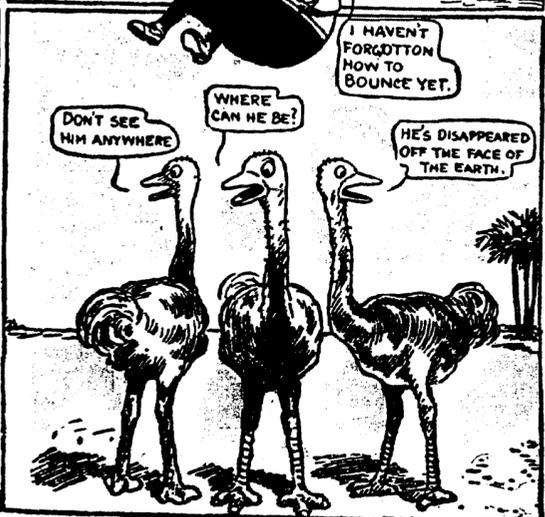
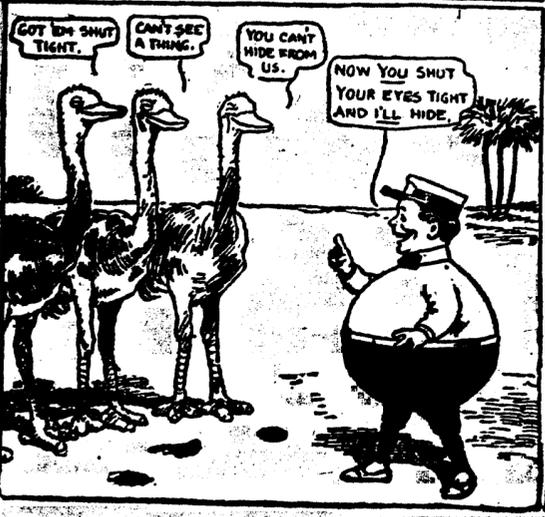


BILLY BOUNCE PLAYS HIDE AND SEEK WITH THE OSTRICHES.



International Cartoon Co. No. 252



No. 1.

Les Autruches—Billy, jouons à cache-cache. Tu ne pourras jamais nous trouver. Ferme les yeux.
Billy (portant la main à ses yeux)—Allez-y. J'suis aveugle.

No. 2.

Les Autruches—Il ne pourra pas nous trouver. (Elles enfouissent leurs têtes dans le sable.)
Billy—Tiens, tiens; où sont-elles?—Je me rends.

No. 3.

Les Autruches se dégageant.—Hal Hal! Nous étions cachées dans le sable.
Billy—Merveilleux! Vous-êtes sorcières.

No. 4.

Billy—Maintenant à mon tour. Fermez les yeux et je me cacherai.
Les Autruches—Voilà.

No. 5.

Les Autruches (ébahies)—Nous ne le voyons nulle part.
Billy (en l'air)—Je n'ai pas oublié mon truc de sauter.

No. 6.

Billy descendant sur le dos des autruches épouvantées.—J'y suis mes belles. Je n'étais pas bien loin.

Chez nos alliés

Roumanie — Roumanie.

Par Mlle Hélène Vacaresco.

(Le Petit Parisien.)

Les voilà réunies, enfin, les deux nations qui s'aiment, la France et la Roumanie. Les voilà aux bras l'une de l'autre, d'un même vertige emportées. Parmi la joie et l'émotion haute qui, là-bas, entre Danube et Carpathes, silencieusement à cette heure tous les cœurs roumains, faut-il le dire? Oh! oui, disons-le hardiment: il n'est point d'enthousiasme où ne se mêle l'orgueil de marcher désormais au rythme qui anime les armées de la Somme et de Verdun, et au nom de la même ardeur.

Par dessus les empires qui forment au centre de l'Europe comme une sombre barrière, contre laquelle se dispersent l'élan de la civilisation et la chaleur de l'idéal humain deux peuples bien distants, mais qu'un sang fraternel suscite, se cherchent, se rejoignent et vont désormais monter ensemble à la cime de leurs désirs. Toujours la Roumanie aura aimé la France. Toujours, mystérieusement, chez nous, à ceux-là mêmes auxquels le génie et la grâce de la grande occidentale seront demeurés étrangers, la France est apparue au loin comme une lumière amie vers qui les âmes s'orientaient. Ses peines furent nos peines. Ses triomphes, dans nos cœurs, allumaient une tendre fierté. Que, pour quelque autre nation la France s'émoult, tout de suite, en nous un peu de jalousie se dressait.

Et lorsque, en 1913, nous la vîmes, elle, la chevaleresque et la subtile, qui semblait nous préférer les Bulgares, ce fut en Roumanie un gros désespoir, une jalousie stupéfaite et naïve, une crise passionnelle enfin. Alors, touchant au centre même de la sensibilité française, Albert de Mun rappela les audacieuses sympathies de la petite nation lointaine qui, de l'autre bout de l'Europe, poussa vers la France de 1870 un cri d'admiration et d'amour.

Et la France se souvint. Et ce fut merveilleux. Et l'immense tendresse reprit son cours.

Un nuage de sang est descendu qui les voile mais n'a pu, dans ses replis, étouffer l'ancienne ferveur ni séparer ceux qu'une étrange force ancestrale réunit. Nous avons passé en Roumanie, dans la capitale aussi bien qu'à la

campagne, presque tous les longs mois trévoux de cette neutralité où se précipitait déjà l'impatience, où l'on sentait le rêve se heurter aux parois d'une discipline nécessaire mais que chaque minute rompait.

Nous avons vu la lutte opiniâtre menée par les Germains, là-bas où l'on ne larmait aujourd'hui la justice et la liberté: leurs ennemis. Nous avons entendu les foules déjà belliqueuses se ruier au-devant d'un soldat de 1870 (le général Pau) et qui, portant l'épée de la France avait, au début même de la grande guerre, respiré l'air de l'Alsace reconquise. Nous avons vu, aux rebords des balcons en fête, notre tricolore de sang, d'azur et de soleil, se reculer parmi les trois couleurs qui flottent, invincibles, sur Verdun. Et dans le silence des nuits où l'on rêvait des batailles dont le cercle de fer étranglait nos frontières, dans le cri des fils de l'Ardennais et du Maramuresch, qui, aux premiers rangs des armées, de l'Autriche, tombaient au nom de la tyrannie dont ils avaient éprouvé les horreurs, nous avons surpris, parmi nos soupirs, la Roumanie et la France qui se parlaient tout bas et murmuraient: Transylvanie, Alsace-Lorraine. Et alors nous avons su. Et depuis lors nous n'avons point douté.

O sentiers de nos villages, ô rues de nos effés, vous qui, à cette heure, retentissez au pas des bataillons en marche; arômes des forêts transylvainnes; chers rossignols qui, dans les saules du Danube chantez aussi fort que les avions dans les eaux; ô mon pays! mon pays! vous êtes plein de la décision superbe... Et vous, n'avez-vous pas vu ce départ... cette exaltation... ce mâle plaisir: les Carpathes à conquérir d'un côté, de l'autre la Dobroudja à franchir. Et je revois les cimex aux gigantesques ombres je revois la presqu'île courbe que déchire la mer Noire.

La mer mystérieuse où vint tomber Hélène.

Je revois le pont sur le fleuve allier et que garde, soutenu de pierre, un soldat coiffé comme Michel le Brave, du haut duquel de fourrure noire, sombre et guerrier. Tout s'émeut et tressaille. On a lâché la moisson et les neiges. Les femmes chantent leurs longues mélodies d'adieu:

"Si tu reviens, on te sourira. Si tu ne reviens pas, dors doucement dans ta tombe, car on priera pour toi."

Les jeunes filles, arrachant les fleurs

rouges qui ornent leurs tresses noires, les posent à la pointe des fusils.

Par les chemins qu'elle ouvre et par les chemins qu'elle forme, l'intervention de la Roumanie est précieuse à la cause des alliés. Elle offre aux Russes une liberté de mouvements qui leur permettra d'aller eux-mêmes châtier leur ingrate fille: la Bulgarie.

Son action se noue directement à celle de la France à travers les troupes du général Sarrail que nos armées chercheront peut-être à rencontrer dans le triomphe. Quant à ses propres desirs, la Roumanie semble devoir les accomplir tous d'un même geste et de quelque côté que la pètent les avis des stratèges.

Humble ouvrière égarée dans la noble foule de ceux qui, depuis plus de deux années, et si magnifiquement, travaillaient en faveur d'un idéal dont l'éclat nous apparaît prochaine, béni-je un jour mes mains de femme, qui, abandonnant le geste de rêve et le geste d'oraison, se sont levées pour acquiescer cette heure où la France aimée et la terre roumaine qui tient tout son cœur, frissonnent d'un commun frisson? Et n'entends-je point déjà passer, dans le doux vent de ce mois d'août fatidique les ailes d'une Victoire qui portera à son front l'étoile d'un nombreux et superbe destin?

HELENE VACARESCO.

REPONSES NORMANDES.

A quelques lieues de Lisieux, un courtier arrête son cabriolet à la hauteur d'un petit paysan qui garde des vaches.

— Dis-moi, petit, est-ce encore loin Lisieux?

— Ça dépend, M'sieu.

— Tu as d'air intelligent; comment l'appelles-tu?

— Comme mon père, M'sieu.

— Bon; mais le nom de ton père?

— On a le même nom de père en fils.

— Vous êtes nombreux dans la famille?

— Autant que d'assiettes à table, M'sieu.

— Parfait; combien d'assiettes?

— On a chacun la sienne, M'sieu.

Là, s'arrêta le dialogue qui pouvait durer longtemps sans amener le petit Normand à répondre directement aux questions du passant.

Ce dernier préféra y renoncer.

Hindenburg l'Autrichien

Il avait passé une bonne partie de sa vie à étudier des plans pour l'invasion et la conquête de la Pologne. Les surnoms des Scipion, l'Africain, l'Asiatique, le hautain. Il voulait être le Polonais. Mackensen, stratège au jeu plus fin, tacticien moins brutal, son cadet, plus heureux aussi, lui a ravi cette gloire. Il lui faudra se contenter d'être l'Autrichien.

On contestait difficilement que l'Allemagne soit le commandement autrichien, des généraux et, plus encore, des archiducs, ne justifiaient l'empereur allemand d'avoir réclame pour un homme à lui, à la veille de la suprême partie, la direction suprême sur tout le front oriental. Si les défaites répétées des Autrichiens, chaque fois qu'ils vont seuls à la bataille, n'avaient de conséquences pour la monarchie dualiste, le Hohenzollern se désintéresserait sans doute des destinées du Habsbourg. Mais les deux complices jouent le même jeu; bien plus, l'Autriche-Hongrie est à la fois le grenier et le bouclier de l'Allemagne.

Qu'un titre nominal ait été ou non laissé à l'archiduc héritier et que ce jeune homme soit ou non appelé, pour la forme, au commandement du groupe des armées de Galicie, l'humiliation est extrême. L'aigle "à la serre rapace" n'aura jamais baissé plus bas ses deux têtes.

Si justifiée, comme il faut donc en convenir, que soit l'exigence allemande par l'insuffisance autrichienne, elle n'en paraît pas moins amère, pour peu qu'on se souvienne des effroyables sacrifices de vies humaines que Mackensen et Hindenburg ont imposés à leurs alliés dans les précédentes campagnes en commun. C'était toujours les régiments austro-hongrois qui combattaient aux premiers rangs. Les pertes les plus énormes, ce furent les leurs, dans les batailles dont les chefs allemands acceptèrent la gloire. Le système fut si constamment pratiqué, et avec un tel cynisme, qu'officiers et soldats autrichiens, quand ils tombaient aux mains des Russes, réclamaient comme une faveur d'être séparés des Allemands dans la captivité.

Les Anglais, ayant fait récemment prisonniers un lot d'officiers allemands les parquèrent, en attendant de les transporter à l'arrière, dans le même enclos que leurs hommes. Les officiers

allemands protestèrent que leur infliger cette promiscuité avec leurs soldats, c'était les outrager dans leur dignité. Voilà l'horrible caste. Imaginez comment ces brutes féodales traitaient les Autrichiens.

Pour déchoir que soit l'Autriche, il semble pourtant que la promotion d'Hindenburg ait été en elle un reste d'honneur. L'aristocratie catholique et la presse juive, qui ne savent pas dans la rue, mais qui sont unies par des intérêts de quelque importance, ont fait entendre des protestations. Trois journaux de Pesth ont été supprimés. Le "Nouvelle Presse libre" ne veut pas dissimuler que "la confiance dans le haut commandement est si faible que n'importe quelle rumeur trouve créance"; mais c'est "un fait regrettable", et cela est injuste. Imaginez que la princesse de Metternich, qui a de la race, aura brisé un éventail de plus.

Aussi bien la nomination de Hindenburg au commandement en chef de toutes les armées du front oriental n'est-elle, dans la pensée allemande, qu'un progrès de plus vers l'absorption de l'Autriche dans l'Empire germanique. Crispien, très désireux de contracter alliance avec l'Allemagne, mais qui n'avait pas encore répudié tout son passé garibaldien et qui détestait encore les Habsbourg, demanda un jour à M. de Bismarck pourquoi il ne réunirait pas à l'Empire allemand les provinces allemandes de l'Autriche. La félonie parut trop forte, même à l'homme de la dépêche d'Emu, qui répondit vertement à l'indiscret. Le Hohenzollern d'aujourd'hui a moins de scrupules. Comme il est arrivé à se rendre compte que son grand dessein de pousser à l'Est et à l'Ouest ses frontières a soulevé, il a conçu très manifestement l'honnête projet de se payer au besoin sur son allié du Danube. Onze millions d'Allemands d'Autriche sont bons à prendre. Il aurait ainsi joué "à qui perd gagne".

Peut-être n'est-il pas inutile de prévenir les forbans qui suivent ce rêve intérieur qu'ils existent sans l'Europe, et que, si le jour se rapproche où tous les peuples et tous les corps de peuple qui ont été asservis de force à l'Empire et à l'autre des puissances germaniques retrouveront leurs patries, on assistera à des scènes, il n'y a pas de jour pour la réunion à l'Allemagne, dépourvue de ses usurpations, de la monarchie des Habsbourg, dépourvue de ses sinnes. Le droit et le bon sens, qui se sont toujours accordés,

fut-ce dans le silence, veulent également que les "terres irrédentes" des deux Empires centraux soient libérées d'un joug odieux; et que l'Autriche-Hongrie, soit qu'elle maintienne, soit qu'elle dénonce le pacte fondamental du 21 décembre 1867, demeure en dehors de l'Allemagne, monarchique ou républicaine, unitaire ou fédérale.

M. Thiers disait de son propre cri, qu'il répétait d'après le duc Victor de Broglie, qu'on avait vu assez souvent des gens se briser la tête contre un mur, mais qu'on n'avait pas encore vu des gens construire de leurs propres mains un mur pour s'y fracasser ensuite la crâne. Il disait cela, ces hommes d'Etat prévoyants qui avaient laissé le champ libre à M. de Bismarck ou, pire encore, qui lui avaient donné leur concours à ses débuts. La faute qu'on a commise sur la Sprée et qui est à l'origine de tous les maux de l'Europe et du monde, on ne la renouvellera pas sur le Danube.

POINCARÉ.

Bleu d'Horizon.

A la mémoire de l'aviateur de Terline.

Où, le bleu d'horizon, se bleit qui nous enivre,
Voulez commettre un jour ce bleu-là, le ciel...
Envier unoiseau, facile folle... et la suivre
Pour être encore plus pur que dans le bleu pur du ciel!

Sentir, là-haut, sentir, ô merveilleux appel!
Que d'un poids de regrets soudain on se délivre
Et que s'éclaircit enfin la beauté du mot: vivre...
En planant sur ce monde où le Réve est mortel...

Se laisser être le pur tout ce bleu mystère,
Aimer la vie au point de dédaigner la terre,
Attendant le rapace et voulant l'arrêter.

Dans un choc regarda l'entraîner vers l'abîme
Et s'écroulant, et azar baigne au loin une éme.
Et descendant en vainqueur, c'est encore monter!

MATRICE ALLOU.